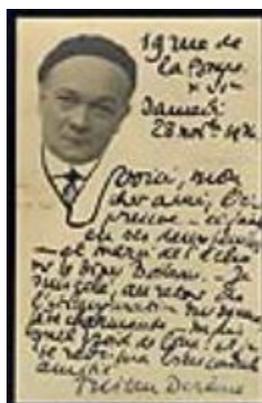


# Daniel ARANJO

Professeur des Universités, Université du Sud (Toulon-Var)

à Joop van Waarden,  
et pour cause

## LE LATIN DE LA VINGT-CINQUIÈME HEURE<sup>°</sup>



Une lettre-image de Derème

Tristan Derème (1889-1941), en son temps fort célèbre, auteur du fameux *Patachou* (1929) et du recueil *La Verdure dorée* (1922), qui a dû publier près d'une centaine de titres et collaborer à autant de revues ou journaux, vivait de l'Antiquité. Vivait la jeune et vieille Antiquité et en éclairait l'éternel message des paysages d'aujourd'hui (c'est la vertu du classicisme que d'être un humanisme et un naturalisme, et de croire que l'homme est le même à Athènes qu'à Rome ou qu'à Paris). Les voyages guérissent toujours aussi peu l'ennui : et les Clubs Méditerranées ne changent rien au point de vue de Sénèque sur la question qui disait lui-même la même chose

---

<sup>°</sup> Article paru en 1996 à l'Université d'Angers, Daniel Aranjo, «Le latin de la vingt-cinquième heure (Sidoine Apollinaire 1930)», dans Georges Cesbron et Laurence Richer (éd.), *La réception du latin du XIXe siècle à nos jours, Actes du colloque d'Angers des 23 et 24 septembre 1994*, Angers 1996, pp. 365-84; avec notes réactualisées pour la présente reprise (2014).

qu'Horace, Lucrèce ou Socrate. Comme Pascal redira d'un point de vue janséniste ce que Sénèque disait du sien à lui, qui était plutôt stoïcien.

Nous pourrions multiplier les exemples.

Nous nous limiterons aujourd'hui au commentaire, ligne à ligne (ou presque), d'un extrait de poème à peu près inconnu de Tristan Derème sur Sidoine Apollinaire.

Si Derème et Sidoine sont des Romains de la vingt-cinquième heure, ne sommes-nous point, nous, des Latins de la vingt-sixième ou vingt-septième ?

Urgence, donc, et terrible *actualité* du dilemme.

Derème et sa culture protéiforme, on peut l'imaginer en Villon, ou mieux : en Ronsard, en Baroque... et, sinon en Virgile, du moins en poète virgilien goûtant avec calme et le plus souple vers cette longue lumière d'airain de la *Pax Romana* aux deux premiers siècles de notre Ere, en Aquitaine. Ou même, à la fin de l'Antiquité (car Derème, mort en pleine Guerre Mondiale, se trouve au bout de tout un monde) - parmi le doux éclat des natales Novempopulanie - le long de l'un de ces longs interstices que laissent alors les troubles et la menace barbare aux petits propriétaires d'*Iluro* ou d'*Aquae Tarbellicae* : répit, suspens et joies d'entre-deux mers et entre-deux-guerres.

Trésor enfoui ? Tristan dépensait tout ce qu'il avait. Mais ne s'en promenait pas moins par la belle prospérité des campagnes d'alors, et la douceur de vivre en Aquitaine, sur les routes pavées et les gués des Neuf Cités-Terroirs bientôt au nombre de Douze : s'il y avait Alors vécu !

De belles mosaïques à Ballet de Muses, une Diane toute locale - ou la Minerve affable et sommée de Saint-Jean-Pied-de-Port eussent alors suffi à entretenir le bel étonnement d'un trimestre d'été.

Il eût chanté un Eros funéraire épaufré, repris une épitaphe ou dressé un autel mélancolique aux Arts : mais pour regretter de les voir servir de

remploi aux murs dont, près des barthes (rives alluviales et salubres), on croit pourtant bon de se remparer en ces époques d'invasion du côté de Dax.



L'Aquitaine romaine (statue trouvée dans la cité thermale de Dax en 1982)

Point de villages au sens moderne du mot : mais quelques maisons autour d'un relais routier, un sanctuaire ou un petit temple aux Sources ... non point palais ruraux, mais un baptistère tout local fait de pierre païenne, une lampe à huile venue jusques à Lalouquette d'une rive ou d'un fond de Méditerranée (et les formes les plus curieuses qui sévissent alors - animal inattendu ou tête burlesque - de ravir plus que jamais les nuits limpides de Tristan) ... ou, tout simplement, une breloque de Bas-Empire, un pied sanglé dans une sandalette, où mouler la diversité de ses mètres ...

Autant de définitions du bonheur et des plaisirs les plus intemporels d'un certain Sud-Ouest et d'une certaine France romaine, comme peuvent encore les restituer sous notre œil et nos doigts quelques Musées aquitains bien de chez nous.

Cette Gaule latine et heureuse, Sidoine Apollinaire (env. 431-env. 487) l'a connue du temps de sa jeunesse et, venu l'âge amer, le temps de quelques visions que le poème revoudrait éternelles : "Il est un lieu où coulant au pied d'une colline rocheuse, ô Garonne tourbillonnante, et toi qui te hâtes vers la mer d'un mouvement parallèle en courbant tes flots sablonneux, ô Dordogne moussue, vous confondez insensiblement vos

courants déjà paresseux." (*Lettres*, XIX, 101-104 ; trad. M. Rat). Et n'est-ce point sur de tels sites, et plus précisément à Saint-Loubès, que reviendra régulièrement, quelques siècles plus tard à peine, le byzantin Toulet - qui put s'y plaire : "Il y a un paysage gracieux sous ma fenêtre, avec de la brume et du soleil, la rivière Dordogne et un demi-cercle de ces arbres dont j'ai de la peine à me passer" (lettre de Toulet à Mme Bulteau, 16 octobre 1901) ?

A moins que l'on ne préfère fouler, parmi les cendres d'Oc, et avec les sandales mêmes d'un autre ami de Tristan, Jean Lebrau, le poète-vigneron de Moux, ces Corbières d'une autre lettre gallo-romaine de Sidoine : "Salut, Narbonne, renommée pour ta salubrité, ( ... ) tes prairies, tes fontaines, tes îles, tes salines, tes étangs, ton fleuve, ton bazar, ton pont, ta mer ; toi, la seule ville qui vénère à bon droit les divinités Lénée (Bacchus), Cérés, Palès, Minerve, par tes épis, tes vignes, tes pâquis, tes presses à olives." (XX, 37-47 ; trad. M. Rat).

Et qu'était Aire-sur-Adour - occupée par les Goths - du temps de Sidoine, qui donne, très fortuitement, le nom romain de ses habitants (*Aturres*) dans tel autre envoi ? Sans doute devait-on s'y plaire et s'y ennuyer alors autant que nous de nos jours - et de notre propre époque - loin du charme, tout rétrospectif, du sarcophage paléochrétien de l'église romane du Mas (début du IV<sup>e</sup> siècle ?). Qu'était le Bayonne du temps de Sidoine - qui vante, dans une autre missive, l'abondance de ses langoustes ? Et le *Crebennus* bigourdan (ici baptisé *Krebennos*, car l'épître est en vers gréco-latins) de cet ami d'Ausone, le rhéteur Axius Paulus : "Et maintenant, isolé dans sa terre retirée de Crebennus, dans un pays sans vignobles, il a une compagnie pleine de mélancolie, sans le plaisir de ses chers amis ni de la table et dispute, morose, ses loisirs à l'âme charmeuse des Muses" (Ausone, *Epistularum Liber*, XIX, XII, v. 23-26) ? Cet Axius Paulus qui n'arriva jamais à vendre sa maison ou, d'après certains, serait l'auteur de la comédie néo-plautinienne anonyme de Bas-Empire intitulée *Querolus* (*Le Grincheux*), naguère éditée par Budé ; et dont le *Crebennus* désignerait peut-être notre thermal Capvern (tant les thermes, il est vrai, gardent quelque chose d'antique et de romain) ...

Oui, c'est plutôt sur de tels paysages - dont repeupler les cartes Michelin de l'Époque (Itinéraire d'Antonin ou celui de Bordeaux à

Jérusalem offert par quelques pèlerins à l'empereur Constantin) - qu'il faut évoquer l'âme du fluide Tristan. Byzance est trop lointaine, et sa "ville immense aux spacieuses murailles que sa population rend pourtant trop étroite" (Sidoine Apollinaire). Sauf à aller chercher jusque là-bas l'ivoire sculptée de cet objet de bureau dont Derème avait fait tirer des cartes postales, et pour lequel on peut penser à ces syllabes d'Apollinaire : "Comme un éléphant son ivoire, / J'ai en bouche un bien précieux. / Pourpre mort ! ... J'achète ma gloire / Au prix des mots mélodieux." (*L'Éléphant*, dans le *Bestiaire*). "L'Indien aux cheveux mouillés d'amome odorant désarme à ton profit la gueule de ses farouches nourrissons, pour te payer le tribut de l'ivoire qu'ils étalent, et c'est l'éléphant sans gloire, à la tête mutilée, qui le rapporte aux rives du Bosphore." (Sidoine, toujours au sujet de Byzance, *Panégyrique d'Anthémius* ; trad. M. Rat).

Mais revenons plutôt à notre Derème, et sans passer par les glaciers alpestres de l'Idéal que s'essaie à brouter l'olifant liminaire de *La Verduce dorée* (car s'il est bien des *oliphants* chez Tristan, qui donna un tel nom à une éphémère revue de 1908, eux aussi doivent, comme un Pégase aux ailes rabattues, tondre pour finir le pré familial, et le lilas du seuil herbeux, dans la plaine).

Voici son adresse à Sidoine (*Songes du poète*, 1931) :

*"Sidoine, l'on a vu tant de rêves finir,  
Tant d'oiseaux s'envoler, tant de roses jaunir,  
Qu'on met son espérance au durable avenir.  
On voudrait porter à ses rives  
Le trésor que l'on cueille aux saisons fugitives,  
Ce bouquet de regrets, cette gerbe de fleurs  
Où brillent la rosée et la pluie et les pleurs.*

*Flottez, bouquets fleuris, au caprice des ondes !  
Votre rêve, Sidoine, était-il différent,  
Quand vous faisiez des vers au milieu des Burgondes,  
Dans les nuits de Clermont-Ferrand ?  
Ne rêviez-vous d'un ermitage,  
Loin des guerriers et loin des cris ?*

*Une mule docile eût fait votre équipage ;  
Le chou tendre eût fondu sous la grasse perdrix ;  
Une feuille de palme eût orné le laitage,  
Et le chant des oiseaux, dans l'ombre et le feuillage,  
Eût endormi votre vieil âge,  
Le jardin solitaire et vos songes flétris.*

*Vous pensiez : L'avenir saura-t-il mon langage  
Et méditera-t-il aux phrases que j'écris ?  
Est-ce fini de Rome ? Est-il un pont fragile  
Où passera notre destin,  
Où pour atteindre au bord lointain,  
Parmi le cortège latin,  
Nous marcherons avec les Muses de Virgile ?  
Déjà s'ouvre un autre univers.  
On y scande fort mal nos vers ...*

*- Nous avons aussi nos barbares,  
Et nos barbares sont auteurs ;  
Ils s'enivrent aux bruits des gares  
Et des moteurs.  
Ils goûtent d'étranges délices  
Dans le tourbillon des hélices,  
Et préparent pour les neuf Sœurs  
Des ascenseurs.*

*Ioresses des mondes physiques,  
Nouveau remède à tous les maux !  
S'ils savaient du moins nos musiques  
Et comme il faut lier les mots !  
Ont-ils, mon cher Apollinaire,  
Sur leur table un dictionnaire ?  
Et qui leur montrera l'art des grands violons,  
Quand leurs alexandrins sont trop courts ou trop longs ?  
Mais vous pensez qu'il n'en ont cure,  
Ni d'un langage étudié.  
Pourtant rappelez-vous le beau rythme épié*

*Et qu'aux filets soudain le poète capture.  
Les vers sont pareils à Mercure :  
Ils ont une aile à chaque pié.*

*Couper un pied, c'est perdre une aile.  
Ce principe est fort humble et sans peine conçu.  
Ils l'oublient, ou, plutôt, ils ne l'ont jamais su.  
Au reste, ils vous diraient que c'est mode nouvelle,  
Que la simple nature est toujours la plus belle,  
Que l'art n'a rien à faire autour de l'encrier,  
Qu'ils n'ont point souci du laurier  
Et qu'il suffit de bien crier.*

*Laissons crier ces gens que personne n'écoute.  
Ils n'iront pas loin sur la route.  
L'avenir n'entendra leurs petites clameurs  
Et ne fera sonner pour elles ses fanfares.  
Savons-nous par nos imprimeurs  
Les cris que poussaient vos barbares ?  
Que dis-je ? C'est par vous que nous les connaissons,  
Comme les sauvages chansons  
Qui les menaient aux aventures.  
De mourir aux littératures  
Voici que leur tumulte est par vos soins gardé,  
Tant il est vrai que seul passe aux rives futures  
Un poème bien accordé."*

*... "Sidoine, l'on a vu tant de rêves finir,  
Tant d'oiseaux s'envoler, tant de roses jaunir,  
Qu'on met son espérance au durable avenir."*

Qui est Sidoine Apollinaire ? Non seulement l'un des tout derniers auteurs de la Latinité, ce qui suffirait d'ailleurs à rendre exemplaire son dramatique destin, mais l'un des derniers grands Romains d'ascendance et de sang dans cette Gaule balkanisée de partout par de remuantes principautés barbares : Wisigoths en Aquitaine, Burgondes dans la Lyonnaise, Francs au Nord, *etc.*, Huns poussant ce monde-là vers le Sud -

tous véhéments extraterrestres que le vers rigoureusement latin de Sidoine saisit en termes toujours très physiques et physionomiques. Ainsi ces Huns dont "les bébés eux-mêmes ont les traits empreints d'un air farouche qui leur est propre. Leur tête étroite s'élève en façon de masse ronde ; au-dessous du front leurs yeux qui semblent absents sont perdus en deux cavités ( ... ) l'œil voit très loin, et, ce qui compense ce resserrement de la vue, c'est qu'ils distinguent au fond d'un puits le plus petit objet. Pour empêcher que les deux narines ne s'étendent sur les joues, un bandeau entoure et écrase le nez encore tendre, permettant ainsi de porter un casque. ( ... ) L'homme, à pied, n'a qu'une taille moyenne, mais elle paraît haute lorsqu'on les voit à cheval, et de même on les croit souvent larges quand ils sont assis. ( ... ) Les autres nations se font porter par les chevaux, celle-ci y habite." (Sidoine, *Panegyrique d'Anthémius* ; même traducteur).

Ce latin rend-il un son nouveau ? La dernière phrase est digne du Tacite impérial de *La Germanie* ; et les vers, rudes mais railleurs, d'un Martial sont parfois tout aussi physiques ... Le thème, en tout cas, est inouï ; et ses paysages ; comme certains noms nouveaux ... *Hunni, Hunnorum* : "Les Huns". Ou ailleurs :

"Que le Sicambre tondu boive les eaux du Wahal !"

(*Lettres*, VIII) ...

*Wahal* : un affluent du Rhin qui, chez Sidoine, se nomme *Vachalis*. On est sur le chemin de Wagner !

Quant à Rimbaud, qui savait pourtant fort bien faire dès le Lycée d'excellents poèmes latins (où il chantait déjà les Arabes - il ne le savait pas - de ses dernières années à Aden et des "membres rompus par de longues errances" comme il rompra les siens pour finir en Abyssinie), Rimbaud qui revint périodiquement à Roche mais fut d'abord happé par l'appel de la fuite et le trait fulgurant de sa propre œuvre-vie (la modernité, a-t-on pu dire, est nomade, quand le classicisme est sédentaire) - Rimbaud, sorte d'Anti-Sidoine et, par avance, d'anti-Derème (celui-ci ne préférerait-il pas la Maison maternelle au lointain Navire ?), préféra, lui, d'entrée, le *mauvais sang* du Barbare. C'est le titre même d'un fameux poème d'*Une Saison en Enfer* où il est surtout question de son hérité gauloise (il dira un peu la même chose des Scandinaves un peu plus loin), en des termes que l'on pourrait commenter par des bouts de vers entiers de Sidoine :

"J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur. Mais je ne beurre pas ma chevelure.

Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps.

D'eux, j'ai : l'idolâtrie et l'amour du sacrilège ; - oh ! tous les vices, colère, luxure, - magnifique, la luxure ; - surtout mensonge et paresse. ( ... )

Me voici sur la plage armoricaine. Que les villes s'allument dans le soir. Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant, - comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux.

Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte.( ... )

Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse ! ( ... )

Assez ! voici la punition. - *En marche !*" (*Mauvais sang, passim*).

"Je suis de race lointaine : mes pères étaient Scandinaves : ils se perçaient les côtes, buvaient leur sang. - Je me ferai des entailles partout le corps, je me tatouerai, je veux devenir hideux comme un Mongol : tu verras, je hurlerai dans les rues. Je veux devenir bien fou de rage. Ne me montre jamais de bijoux, je ramperais et me tordrais sur le tapis. ( ... )" (*Vierge folle, dans Une Saison en Enfer, toujours*).

... "*Qu'on met son espérance au durable avenir.*

*On voudrait porter à ses rives*

*Le trésor que l'on cueille aux saisons fugitives"*

(Derème, suite du texte) ...

*On voudrait* : pudique potentiel ; ou doux irréel que ruine le présent ambiant ... Et, chez Sidoine, le rieuse modestie d'un tel souhait - sur une image que reprendra Tristan, à cette différence que ses cornets à lui seront des cornets à bonbons ou à bougies : "Nous ne confions ces accents de notre Camène bien stérile qu'à de rares bouts de papier, destinés à envelopper le poivre et la saumure. Car quel dieu accordera à notre muse dédaignée la faveur de conserver les bonnes odeurs, le nard et les onctueuses boîtes

d'albâtre qui embaument de l'essence de Nicéros, le cinname détaché du bûcher indien où le phénix en mourant retrouve sa jeunesse, le coste, le malobathre, les roses, l'amome, la myrrhe, l'encens et l'opobaume ?" (Sidoine Apollinaire ; même traducteur).

*"Le trésor que l'on cueille aux saisons fugitives,  
Ce bouquet de regrets, cette gerbe de fleurs  
Où brille la rosée et la pluie et les pleurs."*

(Derème, suite du texte).

Poésie fugitive, et plus fugace encore en ces derniers jours qui furent des jours et eurent leur couchant humain : poésie de circonstance chez deux poètes-épistoliers dont les lettres mêlent prose et poèmes, sans cesse prose et vers car il est une grandeur, souvent involontaire, des "jours dits ordinaires" (Guillevic) ; ou ces *hasards* du bruit, ces *hasards* de la route et du flot, avec les rouliers de Tristan, et les bateliers du cher Sidoine un jour de dédicace à Lyon, à flanc d'abside :

*"La chaussée sonore et l'écho de la Saône ...  
Ici l'homme à pied, ici le chevalier  
et le conducteur de chariots criards ...  
Là, pliés en deux, les bateliers, leur chœur ...  
La berge répond : alleluia tandis  
que monte vers le Christ le chant de la chiourme ..."*

(Sidoine ; *Lettres*, II, 10, 22-27 ; trad. R. Gouast).

*"Où brillent la rosée et la pluie et les pleurs.*

*Flottez, bouquets fleuris, au caprice des ondes !"*

(Derème, suite du texte).

Au caprice des ondes et des amis, parmi les embûches et les congères d'hiver de cette Gaule-là ... avec ses courriers confiés au voyageur de passage ... ce correspondant qui habite un royaume rival ... un essai philosophique de Faustus intercepté sur la route ... ou par ces temps de traités incertains et de soupçon généralisé, ce messager soumis à l'interrogatoire aux postes de garde des voies publiques ... Oui, voilà sans

doute le pays même où devra d'abord louvoyer le petit livre à qui le Lyonnais dit adieu en ces termes choisis : "avance peu à peu, afin, au cours de tes haltes, de renouveler la vieille affection que je porte à mes amis". Ces amis ? Déjà la Gaule profonde et éternelle, et fragile, des régions ... Apollinaire, l'oncle de Sidoine, sous l'œil même de la Lozère et du Tarn rapide, et qui y dédaigne en un jardin derèmien - thym, violettes, troène, serpolet, casie, crocus, souci, fleurs de narcisse et d'hyacinthe - la boule par trop exotique de l'encens de Saba ... Avitus, à Cottion ... Fidulus ... les frères Thaumaste aux Trois-Villes ... Probus, qui peut-être enfin "te fera admettre dans la bibliothèque de son père" : "Là tu seras lu plus d'une fois par ma chère Eulalie" (*Poèmes*, XXIV ; trad. M. Rat).

Et, au fond, quand on y regarde de près : c'est le livre, plus que la pierre de l'abside cathédrale de Lyon, qui a transmis le poème de dédicace jusqu'à ces quelques latinistes, de plus en plus clairsemés, qui s'intéressent de nos jours encore aux vers et à la correspondance de l'Apollinaire latin (le rêve survit à l'ère, et le conte dure plus fort que l'arbre même du bourg).

*"Flottez, bouquets fleuris, au caprice des ondes !  
Votre rêve, Sidoine, était-il différent,  
Quand vous faisiez des vers au milieu des Burgondes,  
Dans les nuits de Clermont-Ferrand ?"*

(Derème, suite du texte).

Ces trois derniers vers sont donnés en épigraphe du choix de Sidoine que propose l'*Anthologie des Poètes latins* de Maurice Rat. C'est qu'ils sont essentiels, et tragiquement évocateurs.

Les nuits de Clermont-Ferrand ... Et qu'était le vent noir des nuits arvernes de Clermont vers l'an 480 de notre ère ? Qu'était la nuit arverne - mettons - des ides de février de l'an 481 ; qu'était la nuit du troisième jour d'avant les kalendes de juillet de l'an 486 ? Nuit gallo-romaine entre beaucoup d'autres, où d'autres vécurent leur vie, leur sommeil, oublièrent leur sommeil et leur vie mais où veillait, parmi les petites choses et les gros tracas de la vie, l'Evêque de Clermont.

Bas-Empire : d'autres y eurent leurs jeunes, leurs très vieux dieux, d'autres y souffrirent et y moururent, en moururent.

Sidoine ? "Une curieuse, une attirante figure. Rien d'abord qu'un grand personnage et qu'un lettré précieux qui, aux derniers jours de l'Empire d'Occident, semble attendre, en exerçant les honneurs et en jouant avec les mots, que tombe, après douze siècles, le douzième des vautours fatidiques que Romulus avait entrevus du haut de l'Aventin." (René Gouast, *La Poésie latine*, Seghers, p. 461).

Mais pourquoi "Apollinaire", ce nom si cher à trois poésies différentes (grecque, latine, française) en leur promontoire extrême ?... Hasard chronologique ... Hasard onomastique, uniquement. Le nôtre se nomme Caius Sollius Modestius Apollinaris Sidonius, et naît à Lyon un 5 novembre 431 ou 432. Le dernier se nomme, pour l'état civil, Guillaume Albert Vladimir Alexandre Apollinaire de Kostrowitzky, et naît à Rome un 26 août 1880. Le Latin et le Grec furent évêques : le Romain, de Clermont-Ferrand, quoique marié à une jeune Auvergnate (d'où les liens de Sidoine avec l'Arverne), Papianilla, fille de l'empereur Avitus ; et le Grec, de Laodicée en Syrie, où il était né, vécut à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et traduisit les *Psaumes* dans les rythmes et dialectes d'Homère et des Tragiques. Lui aussi est un auteur de la vingt-cinquième heure, dont le grec biblique, puits sec et poudreux comme Israël, n'est pas sans force ni grandeur. Quant au Français, il se disait volontiers fils d'Evêque !

Maurice Rat, l'ami de Tristan, parle du Latin comme du "plus pittoresque des auteurs de son temps, dans sa langue coruscante et à demi décomposée, où abondent d'étonnantes créations verbales" (*op. cit.*, II, p. 607). Et l'appréciation n'est-elle point valable aussi pour les aspects les plus fin de siècle de l'Apollinaire français ? tant il est vrai que le Nouveau Monde doit parfois naître d'entre les ruines mêmes de l'Ancien ...

Oui, Sidoine finit évêque, mais après avoir eu sa statue sur le forum de Trajan, pour son panégyrique d'Avitus, et donné dans la poésie profane avec une virtuosité et une technicité toutes derèmiennes : "Nerva Trajan vit s'ajouter à mes titres l'honneur d'une statue immortelle placée au milieu des auteurs de la double bibliothèque ( ... ). Outre les vers héroïques, je me suis

amusé à tisser un grand nombre de pièces avec un grand nombre de lambeaux ; j'ai fréquemment tourné des vers élégiaques formés de six pieds et à double césure. Parfois en m'amusant j'ai chevauché prestement le vers de onze syllabes, et j'ai souvent aussi chanté en mètre saphique, rarement en iambe rapide. Je ne peux me rappeler tout ce que j'ai écrit jadis dans la première chaleur de la jeunesse ( ... ) (Et puis) j'ai reporté tous mes soins sur le genre épistolaire ( ... ) Bref je ne me porterai plus désormais de mon gré à écrire un épigramme quelconque, ni ne me laisserai forcer dorénavant à écrire un poème en mètre tendre ou grave" (*Lettre-testament IX, 16, février 482, la dernière des neuf volumes de correspondance de Sidoine ; trad. M. Rat*).

Tout, ici, si l'on excepte la statue du forum, est derèmien : faconde et facilité de la jeunesse, cousant ensemble sans couture divers "lambeaux" (de divers auteurs ?), inspiration élégiaque, tendre ou grave, cadence douce ("saphique") et parfois endiablée - longue lettres et (longs) épigrammes de circonstance ... Et la fin même de Tristan ne fut-elle marquée par quelques poèmes de coloration chrétienne, au paganisme assoupli, comme on en trouve aux derniers siècles de la Latinité ? (Quant à l'hexamètre à double coupe - c'est-à-dire, faute de l'habituelle césure du troisième pied, placée aux deuxième et quatrième - on pourrait sans peine en trouver l'équivalent dans l'alexandrin diversement suspendu de Derème).

Après celui d'Avitus, Sidoine prononça le panégyrique (ce qui n'est en rien derèmien) de ses successeurs, Majorien, dont il devint l'ami, et Anthémios, qui fit de lui un préfet de Rome et un patrice, alors que Tristan ne fut que secrétaire d'un député de noble ascendance, Achille-Fould, et fonctionnaire du Fisc. Ce qui, du coup, redevient assez sidonesque - Apollinaire ayant dû un jour envoyer à l'empereur Majorien - justement - cette lettre versifiée, pour obtenir la remise d'un triple impôt : "Car pour l'heure ce tribut rend muette ma Muse bavarde, qui, au lieu de Virgile et de Térence, collige les sextants et les onces du fisc, et qui redoute la main et la corde de Marsyas, qui, cédant à sa haine invétérée contre Phébus, menace maintenant les poètes de pendaison." (*Lettres, VIII ; trad. M. Rat*). Ou cette autre missive à Maximus, ancien officier du Palais, mêlée d'éloges divers et fleurie de deux vers de Virgile, où Sidoine demande une remise de dettes, ou à tout le moins un moratoire pour l'une de ses connaissances : "mais,

comme en fait foi la reconnaissance de dettes souscrite, un intérêt de 12 % fut garanti au prêteur, qui, en se prolongeant sur une période de deux lustres, finit par doubler le capital." (IV, 24 ; trad. A. Loyen).

Quant à l'épigramme, avec ce que ce mot suppose de fugitif, entendons-nous bien : ce mot, chez Sidoine ni Tristan, ne doit en aucun cas être entendu au sens de poésie brève - sinon par l'occasion fournie - mais que rachète la longueur de la digression. Apollinaire s'en explique dans son *Poème XXII* : "Voici donc un envoi de ma part dont tu pourras donner lecture au choc des verres et entre les rasades, toutes les fois que tu voudras égayer un festin avec des coupes de large contenance." (même traducteur). L'idée n'eût pas déplu à Tristan - et fournit une image assez exacte - si l'on se souvient que le vin latin était coupé d'eau - des longues doses, à la saveur parfois plus douce que soutenue, de nos deux poètes épistoliers. Toulet offre son porto (ce porto qu'apprécie tant son amie Nane) par petits coups : vin cuit et recuit comme une noire pourpre de Sidon. Derème, son falerne vif et ténu - par élégantes et complices, mais hautes amphores du Midi.

Et, de toutes façons, il y a toujours place - entre deux hautes coupes - pour l'échange le plus amical et le plus patient - autour de l'un de ces lits en C dont parle ailleurs Sidoine et où l'Empereur Majorien lui demanda un jour d'improviser une requête en vers. " "Soit", dis-je, et me retournant en arrière, comme pour demander de l'eau pour les mains, et n'ayant passé à cette opération que le temps qu'il faut à un service rapide pour faire le tour du lit de table, je reposai le coude sur le coussin ( ... ) Ce fut alors un tonnerre d'applaudissements ( ... ) que me valait moins la qualité des vers que la brièveté du temps d'improvisation". " (*Lettres*, I, II ; même traducteur).

Derème comme son maître Sidoine appartient bien à la même famille d'esprits : celle des improvisateurs féconds et érudits. Celle des faiseurs de *silves* (joli mot, peu couru en ce sens, qui renvoie à l'étymologie végétale de la forêt et désigne un recueil particulièrement disparate d'impromptus). Celles de Stace (40-96 ap. J.-C.) sont célèbres, qui célèbrent tour à tour une statue équestre, une statuette d'Hercule, la mort d'un perroquet, écrivent en vers à sa femme Claudia, louent un père ou un fils adoptif ...

Car c'est dans une atmosphère de fête que s'épanouit, le courrier aidant, la vie des lettres romaines et gallo-romaines - relayée par des cénacles en Arles, à Narbonne, à Toulouse, Bordeaux ; c'est là que s'épanouit le genre "généreux et fleuri" propre à l'alexandrinisme de Sidoine et à son asianisme, ami de l'ornement, de l'image suivie, de la pointe, des sauts et gambades ou de l'ampleur de la phrase - et c'est bien là que l'amitié, qui est plus qu'un mot, prend toute sa vitale dimension - malgré sièges, menaces de toutes sortes et barbares hivers - "en ces temps de crainte générale" qui font craindre pour un pèlerinage mais tout de même espérer qu'un jour, plus ou moins lointain, "il sera permis, sous le charme de la paix, de se souvenir encore des terreurs d'aujourd'hui" (*Lettres*, IV, 6) ... Ah cités vidées "tout autant par les dissensions intérieures que par les incursions barbares" ... "longueur du trajet, brièveté des jours, abondance de la neige, manque de nourriture, étendue des solitudes, exigüité des auberges, fondrières des routes, désagrégées par l'eau des pluies ou transformées en chausse-trappes par le gel des frimas, à quoi s'ajoutaient les chaussées hérissées de pierres ou les cours d'eau gelée et glissants ou les collines pénibles à monter ou les vallées barrées par la fréquence des éboulements" ! (III, 2 ; même traducteur ; et la froide exigüité des auberges, Tristan l'éprouvera en pleine Seconde Guerre Mondiale, et sur exactement les mêmes lieux arvernes) ...

Mais à l'opposé, cette apaisante et apaisée invitation au grammairien Domitius que Sidoine envoie une fin juin des environs 465 de son domaine d'Aydat près Clermont, en une longue description que tous deux doivent aussitôt sentir, sans avoir à se l'avouer, inspirés d'une fameuse lettre que Plinius voua à sa résidence secondaire de Toscane ... Mais quand irons-nous fouler du pouce et de l'index l'humus de cette prose dans la terre même d'Aydat, et y chercher les substructions de la villa d'Apollinaire ? Piscine, cours d'eau, torrent : "les gens se parlent alors dans l'oreille et une conversation générale, ainsi gênée par ce bruit extérieur, prend un air cocasse de mystère." Ou ceci - non loin du "chœur babillard des humbles clientes et des nourrices" : "Si l'on t'apporte alors de l'eau glacée de la plus célèbre des sources, tu verras sur les vases de cristal qu'on a remplis d'un coup les taches et les traces d'une buée couleur de neige". A moins que l'on ne préfère, et toujours aussi frais qu'un gave ou qu'un leucite lustral, "la face intérieure des murs (qui) se satisfait de la seule blancheur de la pierre polie" - ou, au sud-ouest, l'eau "verte le long du rivage, parce que le feuillage

s'étend sur les ondes et que son ombre recouvre les eaux comme l'eau recouvre le gravier", avec, à l'entour, "l'amère saveur des saules glauques, alimentée sans cesse par la douceur des eaux." (Sidoine, *Lettres*, II, 2, *passim* ; même traducteur)<sup>1</sup>.

"Odeur des bois, de la terre et des foins,  
Odeur des coudriers au bord du fleuve amère"

(Derème, *La Verdure dorée*, CXLII).

Plus derèmien encore, à l'instar des arbres aux branches et à l'ombre exactement confondues de l'Oloron natal de Tristan - au cœur même de l'espace lumineux de quelque piémont : "on se trouve exposé à la vue, sur un espace gazonné, mais il y a non loin de là un bosquet où deux immenses tilleuls unissent les feuillages de leurs troncs séparés et malgré cette double origine forment une ombre unique. C'est sous cet ombrage, quand mon cher Ecdicius m'éclaire de sa présence, que nous consacrons notre loisir au jeu de paume, mais seulement jusqu'au moment où l'ombre resserrée des arbres, en rétrogradant, se trouve rétrécie à la longueur même des branches et offre sur place aux joueurs fatigués après une partie de balle un cadre pour une partie de dés." (*ibidem*).

L'Amitié ... et ses miracles ... sauvegardant son espace de loisir et de passagère paix ... aux milieu de Barbares rivaux ... et qui dessine à travers son art le miracle de son propre espace ... Comme ces domaines mitoyens de l'oncle Apollinaire et de Ferréolus qui se disputent l'arrivée de Sidoine, et la font guetter sur berges, lacets et publiques voies par des éclaireurs de l'une et de l'autre famille. "Leurs domaines ont des limites communes, leurs résidences sont voisines et la promenade qui les sépare, si elle fatigue un homme à pied, n'est pas assez longue pour qu'on la parcoure à cheval" (et quelle délicieuse casuistique ! tout comme de choisir, dès le matin, "laquelle des deux cuisines serait la première à fumer pour nos repas") (II, 9 ; même

---

<sup>1</sup> Rappelons pour mémoire que ce genre de paysages résidentiels, de type post-hellénistique, se retrouvera encore au cœur de la littérature byzantine, et y demeure l'objet d'assez fraîches *ekphrasis* ; par exemple, dans *Les Aventures d'Hysminias et d'Hysminé* de Makrembolitès Eumathios (XII<sup>e</sup> siècle), traduit en français aux Belles Lettres (collection "La Roue à livres").

traducteur). Et à nous, maintenant, de retrouver la trace de ces domaines sur les bords du Gardon, à Brocen ( le *Vorocingus* gallo-romain) près d'Alès, que l'oncle dut quitter peu après, à l'invasion des Wisigoths - pour une plus latine mais tout aussi précaire retraite sur Vaison.

Ou ce rapide bateau à couchette que l'ami Agricola envoie à Lyon, pour en ramener Sidoine et lui faire partager une partie de pêche - que l'écrivain doit décliner, parce qu'il veille sa fille Sévériana, malade ...<sup>2</sup>

Quant à Clermont, elle marque un instant la frontière entre Burgondes et Goths ; d'où cette lettre, portée au cher Félix par le "juif Gozolas, client de votre Grandeur" : "Ainsi, placés au milieu de peuples rivaux, nous sommes pour eux une proie pitoyable, suspects aux Burgondes, trop proches des Goths, et nous ne sommes exempts ni de la colère de ceux qui nous attaquent (les Goths) ni de l'envie de ceux qui nous défendent (les Burgondes) ( ... ) Nous avons beau être punis de châtiments trop réels pour des crimes que nous ignorons, nous n'avons pas le cœur si mal fait que nous ne désirions point que le bonheur règne même partout ailleurs." (III, 4 ; même traducteur)

... "*Dans les nuits de Clermont-Ferrand ?*

*Ne rêviez-vous d'un ermitage,*

*Loin des guerriers et loin des cris ?*"

(Suite du texte de Derème) ...

Ermitage ? Le christianisme de Sidoine s'accommoda longtemps de la Préfecture romaine ou du domaine d'Aydat - de sa piscine, de ses thermes - et, en fait de simplicité, chez l'oncle Apollinaire ou son voisin Ferréolus, de bains inachevés, "non sans conversations spirituelles et plaisantes, pendant lesquelles le jaillissement d'une vapeur sifflante, dont nous étions

---

<sup>2</sup> Visiter une nécropole romaine, par exemple celle de Carmona près de Séville en Espagne, c'est d'abord se dire que ceux dont nous longions le nom (quand la pierre l'a gardé) avaient, comme nous, vécu chacun de leurs jours sans penser à cette nécropole qui, du moins, a survécu jusqu'à nous. On a même retrouvé l'urne funéraire de Minicia Marcella, morte à 12 ans, 11 mois, 7 jours dont Pline nous trace le ravissant portrait au lendemain de sa disparition (*Lettre V*, 16, à Æfulanus Marcellinus).

environnés et enveloppés, provoquait en nous une sudation très salutaire." (*Lettres*, II, 9 ; même traducteur).

Mais il y a ermitage et ermitage. Saint Germain l'Auxerrois couchait alors sur un grabat - saint Loup (un correspondant de Sidoine) portait cilice et dormait sur une planche. Notre Evêque recommande sans cesse la charité et l'humilité, se montre facilement indulgent, implante dans son diocèse la fête des Rogations, que venait d'instituer son ami Mamert, l'évêque de Vienne et, à sa "conversion", abandonne la poésie profane. Certes. Mais s'il y a parfois, sur la fin, du Trappiste ou du Franciscain chez Apollinaire, il y a surtout du Bénédictin. Et quand il commente deux textes religieux de Claudien Mamert, son approche est surtout rhétorique, voire prosodique : "Quant à votre hymne, si vous voulez savoir ce que j'en pense ... coupée par de nombreuses césures, elle a cependant l'abondance oratoire ( ... ). Ce qu'elle offre de particulier et qui fait votre originalité, c'est que, tout en respectant les pieds du mètre choisi, les syllabes des pieds, la nature des syllabes, un vers pauvre par lui-même renferme, à l'intérieur des limites qui lui sont assignées, de riches expressions". Tant vous êtes habile à "surpasser, avec de tout petits trochées et des pyrrhiques plus réduits encore, non seulement les combinaisons trisyllabiques des molosses et des anapestes mais même quadrisyllabiques des épitrites et des péons." La suite est admirable, et peut prendre figure au-dessus de Mamert même comme loi de certaines esthétiques (rutilantes) du joyau : "L'ampleur de la pensée sait triompher des limites étroites imposées par les règles : elle ressemble à une grosse pierre précieuse que sa petite agrafe d'or a peine à retenir prisonnière et qui laisse éclater ses feux, semblable en cela à l'ardeur d'un cheval puissant dont les hennissements font comprendre, s'il est retenu par la contrainte du mors au milieu de contrées sauvages et tourmentées, que c'est moins la vitesse que l'espace qui lui manque." (IV, 3 ; même traducteur).

La discipline monastique ou les cloîtres aériens du Jura intéressent, en termes parfois poignants, l'épistolier. Mais il s'agit surtout du cloître d'autrui (à moins de voir là pour infléchir ce courrier dans le sens de Derème, un intérêt pour ce que, sans sa charge épiscopale, il eût peut-être embrassé bien volontiers) : "hâtez-vous de réformer la règle flottante de nos frères désemparés ( ... ). Certes, c'est le saint homme Auxanius qui apparemment a été placé à leur tête, mais il est ( ... ) plus disposé à obéir

qu'à commander. (...) Bref, voulez-vous connaître en peu de mots ce que je veux ? Je demande que frère Auxanius soit abbé sur la communauté mais que vous soyez, vous, le supérieur même de l'abbé." (à Volusianus ; VII, 17 ; même traducteur). L'évêque Faustus, lui, a eu plus de chance que le Sidoine de Tristan : car il a commencé par "les prières des îles, que vous avez rapportées des écoles de la congrégation érémitique et de l'assemblée des moines de Lérins pour les introduire aussi dans la ville où vous dirigez la vie religieuse de l'église, sans que l'évêque ait rien perdu en vous de l'abbé" (IX, 3 ; même traducteur).

Il est vrai que l'on a affaire, ici, au dernier Sidoine, celui que détachent parfois de tout la victoire des Wisigoths, l'exil et la captivité de Livia infligée par le roi wisigoth Euric ... Celui qui demande en 476, dans la même lettre au même père-évêque Faustus, de prier pour que lui non plus "ne reste point attaché à la terre, quand il ne me reste plus de terre, mais que je puisse commencer à vivre en étranger à l'égard du péché, comme je le suis à l'égard des biens de ce monde." Plus nu encore, parmi les pierres nues de la forteresse de Livia, ce billet au père-abbé Chariobaudus : "Je t'ai envoyé par leurs soins (il s'agit des affranchis du père-abbé) un capuchon de nuit, pour que tu puisses en couvrir, comme il convient, pendant la prière ou le repos, tes membres épuisés par les jeûnes" (VII, 16 ; mars de la même année 476 ; même traducteur).

N'oublions pas que Sidoine Apollinaire fut assez vite canonisé (sa fête, que l'on célèbre encore à Clermont-Ferrand, est fixée au 23 août). Il est vrai qu'en ces époques-là, on avait la canonisation facile - ce qui eût laissé des chances réelles au bon Tristan s'il avait lui aussi redouté pour d'autres le pirate saxon, avec ses cheveux coupés ras, son crâne réduit, son visage allongé et sa manie superstitieuse d'immoler par noyade ou crucifixion un prisonnier sur dix - si, comme Apollinaire, il eût félicité l'un des amis (on pense d'abord à Jean Lebrau<sup>3</sup>) de "tous ces autres vers qui sentent bon le thym et les fleurs de la poésie, pour qu'ils soient chantés à cœur joie tantôt

---

<sup>3</sup> Le centenaire de la naissance de Jean Lebrau, le poète aux deux pays (Corbières et Béarn), a pratiquement coïncidé en octobre 1991 avec le cinquantenaire de la disparition de Tristan Derème. La Fondation Francis-Jammes (Maison Chrestia, 64300 Orthez) avait alors consacré un cahier à Jean Lebrau.

par les Narbonnais, tantôt par les Biterrois" (VIII, 4) - admiré le cloître insulaire de Faustus ou un Johannès d'être "resté seul comme professeur sur toute l'étendue de la Gaule, au milieu des tempêtes de la dernière guerre et c'est toi qui a permis à la langue des Latins de gagner le port, alors que leurs armes avaient fait naufrage" (VIII, 2). Si, à son tour, il eût fini par admettre que la prose sied mieux à un clerc que les vers, quitte alors à en mander quelques-uns pour se défendre, justement, de n'en plus faire beaucoup - le "pouce usé par l'instrument" (IX, 13).

Le 23 août : une fête qui en vaut beaucoup d'autres. Ne laissons pas d'y lire l'adresse du Béarnais. Et voilà qui vaut bien la sainte Rose de Lima de nos ordinaires calendriers - d'autant qu'en fait de roses mystiques, Derème préférerait, à quoi il consacre un opuscule en forme de *guirlande*, la "Sainte napolitaine aux mains pleines de feu, /Rose au cœur violet, fleur de Sainte Gudule" de Nerval ...

... Loin des guerriers et loin des cris ... Loin des délateurs, loin des prévaricateurs et des traîtres de toute sorte, comme le Séronat d'Aire-sur-Adour et de Toulouse, loin de ce Parasite dont Sidoine nous restitue un fort portrait, à mi-chemin de La Bruyère et des plus grands Picaresques ... loin des ambitieux éhontés qui s'agrippent déjà à la succession de l'évêque de Châlon ("le troisième, par un engagement secret, avait promis, s'il entra en possession de la mitre de ses rêves, que les biens de l'Eglise seraient laissés en pillage à ses partisans" ; IV, 25) ... pour ne rien dire des brigands qui profanèrent le sépulcre du grand-père de Sidoine, qui se nommait déjà Apollinaire et avait été le premier chrétien de la famille ...

Loin des Barbares de tout poil - qui l'obligent parfois à voyager en hiver parmi toute la Gaule de ces temps, pour profiter de la suspension des hostilités ... "Tu évites les Barbares, écrit-il à un ami, parce qu'ils ont mauvaise réputation ; moi, même si elle est bonne" (*Lettres*, VII, 14) : et quelle concision où concourt aussitôt l'ellipse (intraduisible) du latin !

Loin de la menace même du repos - "même quand le Barbare se retire dans ses quartiers d'hiver" (III, 7).

*... "Loin des guerriers et loin des cris ?  
Une mule docile eût fait votre équipage ;  
Le chou tendre eût fondu sous la grasse perdrix ;  
Une feuille de palme eût orné le laitage,  
Et le chant des oiseaux, dans l'ombre et le feuillage,  
Eût endormi votre vieil âge,  
Le jardin solitaire et vos songes flétris."*

(Suite du texte de Derème)

Voilà peut-être l'équipage dans lequel Sidoine, vieil homme devenu, allait visiter les ouailles de son diocèse montagneux. Voici le presbytère gallo-romain de passage. Son jardin solitaire. Le songe flétri ? Quand un écrivain n'écrit plus (par mortification), son rêve se flétrit : et si, en 471, nul papyrus "n'a chargé les mains d'aucun voyageur" à destination de Mamert (IV, 3), c'est que le poète s'est imposé depuis deux ans déjà la corde du silence.

Et voilà peut-être tout l'arroi en lequel Sidoine eût aimé se rendre à la dédicace d'un baptistère à Rodez, en ces temps, pourtant, de ruine générale - ou à une assemblée sur le tombeau de Saint Just, à Lyon, par nuit moite d'arrière-été et les prémices automnaux de l'aurore - "les uns à l'ombre d'une treille déjà grande (...), les autres sur un vert gazon, embaumé du parfum des fleurs" (V, 17) ...

La vie dans la campagne arverne de l'ami Maurisus ? Remplir "tes greniers, tes caves et ton garde-manger, (et) passer là-bas les mois neigeux de Janus et de Numa jusqu'à l'arrivée des hirondelles et des cigognes, dans le repos du coin du feu ou la détente en simple tunique" (II, 14 ; même traducteur).

Pays, comme le pays maternel de l'arverne Aper - car le blé fidèle qui dort sur nos tombeaux aura toujours le dernier mot, pays d'essentielle bonté où faire courir la mule de Sidoine et de Tristan (ou même de Francis Jammes) : "Je ne dis rien du charme particulier de ce pays ; je ne dis rien de cet océan des blés, dans lequel les ondes qui agitent les moissons, loin de présenter un danger, sont signe de richesse" (IV, 21).

Pays maternel de Tristan, bercé aux mêmes jeux et aux mêmes, mêmes livres et en la même saison que le petit frère Clément ... Pays maternel de Sidoine, bercé aux mêmes choses que le frère germain Avitus, dont la mère était sœur de sa propre mère : "puis nous-mêmes, nés dans le même temps, élevés par les mêmes maîtres, formés aux mêmes études, récréés par les mêmes jeux" (*Lettre III, à Avitus ; même traducteur*) ...

*... "Le jardin solitaire et vos songes flétris.  
Vous pensiez : L'avenir saura-t-il mon langage  
Et méditera-t-il aux phrases que j'écris ?"*

(Suite du texte de Derème) ...

L'Avenir : cet autre songe flétri ... Laissons la parole au dernier Sidoine, celui qui revient de l'exil de Livia, près de Carcassonne, où l'avait relégué le roi Goth : "notre récent séjour en terre étrangère nous a été pénible et je ne pratique plus mes anciennes lectures ; la religion est ma profession, l'humilité mon désir, la médiocrité conforme à mon obscure condition et j'accorde moins d'importance aux choses présentes que je ne place d'espérance dans l'avenir ; enfin la maladie est pour moi une entrave et à cause d'elle je n'aspire plus, si tardif que soit ce désir, qu'au repos ; je n'ai plus certes le souci de la gloire que peuvent, durant notre vie, nous valoir les études, mais la gloire posthume elle-même ne m'intéresse plus." (IV, 22 ; même traducteur).

*... "Et méditera-t-il aux phrases que j'écris ?  
Est-ce fini de Rome ? Est-il un pont fragile  
Où passera notre destin,  
Où pour atteindre au bord lointain,  
Parmi le cortège latin,  
Nous marcherons avec les Muses de Virgile ?"*

(Suite du texte de Derème) ...

Un mortel , pour Sidoine ? "j'entends un mortel qui ait à cœur de parler en latin" (IV, 3) ... Un lettré ? "vous qui savez faire entendre votre voix dans les deux genres, qu'il vous plaise d'écrire en prose libre d'entraves ou en vers soumis au rythme, vous ne serez jamais imité que du petit nombre

de ceux qui sont aimés des dieux." (*ib.*). Avec chute de la phrase sur un hémistiche proverbial de Virgile.

Et que dire du poème derèmien (pensons au *Ballet des Muses* de 1928), d'une belle souplesse végétale, que Sidoine envoie de Clermont à Lupus - c'est Apollon qui parle à Thalie : "attache ta chevelure éparsée avec un lien de verdure et relève avec une ceinture de lierre les plis de ta robe traînante" (VIII, 11 ; même traducteur) ?

... "*Nous marcherons avec les Muses de Virgile ?*

*Déjà s'ouvre un autre univers.*

*On y scande fort mal nos vers" ...*

(Suite du texte de Derème) ...

*S'ouvre* : comme un précipice ... Or il faut sauver la moindre parcelle de ce latin qui, comme le feu, reste entier dans la moindre flamme "et peut se transporter tout entier" - pour extrapoler à peine une admirable image de Sidoine (IV, 16). Or, non seulement on scande fort mal nos vers, mais certains Romains se sont mis à la langue germanique, comme Syagrius, collaborateur des Burgondes, dont il semble rédiger quelques lois - après - pourtant - avoir été "formé, avec le secours de la fêrule, à la lecture de Virgile" : "quelle belle occasion de rire nous est donnée, à moi et aux autres, quand j'entends dire qu'en ta présence le Barbare redoute de faire un barbarisme dans sa propre langue" ! (V, 5 ; même traducteur).

... " - *Nous avons aussi nos barbares,*

*Et nos barbares sont auteurs ;*

*Ils s'enivrent aux bruits des gares*

*Et des moteurs.*

*Ils goûtent d'étranges délices*

*Dans le tourbillon des hélices,*

*Et préparent pour les neuf Sœurs*

*Des ascenseurs."*

(Suite du texte de Derème) ...

Littérairement, Derème et ses contribules en Fantaisie se trouvent bien sur l'extrême bord d'un monde. Le charme de ce monde, qui s'en

souvent vraiment ? Talleyrand disait que la douceur d'Ancien Régime, nul ne pourrait en avoir la moindre idée, de nulle façon, qui ne l'avait point personnellement vécue ...

Un vrai cataclysme des mœurs et de la culture a emporté Tristan et ses Amis. Toulet a dû attendre une éternité pour voir enfin réalisé, à partir de 1985, le vœu qu'émettait dès 1920 son zélateur Jean Pellerin : une édition de ses Œuvres Complètes. Mais Derème ? Séisme ... Mais Pellerin ? Tombeau (ou presque) ... Mais tant de passions, philologiques, prosodiques, de Derème ? Et les Sidoine, et les acrobaties d'Ausone - deux de ses maîtres ? ... quand le grec et, dans une large mesure, le latin ont fort disparu de nos enseignements ... quand on continue encore à traduire et à publier en cette fin de millénaire du Bacchylide, du Pseudo-Démétrius, du Nonnos de Panopolis, du Fortunat, du Claudien<sup>4</sup> (l'Alexandrin latinophone) et du Calpurnius Siculus, mais au prix de quel héroïsme et de quelle indifférence publique !

Deux Guerres sont passées par là ... Et goûter les subtilités de Tristan ou d'Ausone sur fond de conflit (j'écris ces lignes en pleine Guerre du Golfe) - et de barbarie à hélices ou sans hélice ... n'est-ce, physiquement, douloureux à tout point de vue ?

"Les surréalistes sont passés par là", disait Senghor pour expliquer l'ignorance où l'on tenait encore Toulet en 1980 ... ou encore : " c'est que, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, on est tombé dans le laxisme" (postface à notre *Toulet*, 1980)<sup>5</sup>.

"Ajoute à cela que la foule des paresseux s'est tellement accrue que si un petit nombre au moins d'entre vous ne défend pas le bon usage, dans

---

<sup>4</sup> C'est à Claudius Claudianus, le poète grec latinophone de l'Alexandrie romaine (né entre 370 et 375 ? - mort sans doute en 404), que le poète en prose Robert de la Vaissière (1880-1937), ami de Tristan Derème et de noble ascendance arverne, a emprunté son pseudonyme (*Claudien*), par admiration pour *Le Rapt de Prosepine* (épopée inachevée dont Les Belles Lettres viennent de procurer une édition bilingue dans la prestigieuse collection Budé).

<sup>5</sup> Postface à notre livre en deux tomes sur *Paul-Jean Toulet (1867-1920)* ; disponible à notre adresse (aranjo@univ-tln.fr).

l'emploi judicieux des mots latins, contre la rouille des barbarismes grossiers, nous aurons à déplorer bientôt sa décadence et sa disparition, tant les parures du beau langage s'altéreront toutes par la négligence de la masse." (Sidoine, *Lettres*, II, 10 ; même traducteur).

Sauvons du moins la langue aux marches de l'Empire, là-même où périrent tant de lois latines. Et réjouissons-nous de voir le comte de Trèves, le Franc Arbogast, "le riverain de la Moselle que vous êtes parle(r) la langue du Tibre, vivant certes au milieu des barbares, mais ignorant les barbarismes ( ... ) Ainsi la gloire de la phrase latine, s'il est vrai qu'elle existe encore quelque part, effacée depuis longtemps des terres de Belgique et du Rhin, a trouvé refuge chez vous ..., vous chez qui les mots, tant que vous serez en vie et capable de faire un discours, ne trébuchent point, quand les lois romaines, elles, ont péri aux frontières de l'Empire. Aussi, en vous rendant le salut que vous m'avez adressé, je me réjouis grandement de ce que soient restées au moins dans votre brillante intelligence les traces d'une littérature en voie de disparition, qui vous montrera chaque jour, si vous en poursuivez l'étude par des lectures assidues, qu'autant les hommes s'élèvent au-dessus des bêtes, autant les gens instruits l'emportent sur les rustres." (*Lettre* IV, 17, à Arbogast ; même traducteur).

Il entre du pathétique là-dedans : "vous chez qui les mots, *tant* que vous serez en vie ...", et une définition assez brutalement ... humaniste ("autant les *hommes* s'élèvent ...") de ... l'humanisme. Ainsi parle Sidoine Apollinaire, "le dernier des Romains" (E. Stein) : et que faire d'autre, oui, quoi d'autre, entre le *ne plus* et le *pas encore* d'une bien triste fin d'histoire, sans grand horizon - un *pas encore* qui est, au pire, un *pourtant déjà* ?

Il y a même des semaines et des jours où la Décadence pourrait tout, comme un marais, et inverse toutes valeurs, mais point dans le sens d'une féerie bucolique, hélas ! : "Dans ce marécage sont continuellement inversées les lois de la nature : les murs tombent, les eaux stagnent ; les tours flottent, les navires sont échoués ; les malades se promènent, les médecins sont alités ; les bains sont glacés, les appartements brûlants ; les vivants ont soif, les morts nagent dans l'eau ; les voleurs veillent, les autorités dorment ; les clercs pratiquent l'usure, les Syriens le chant des Psaumes ; les commerçants font la guerre, les moines du commerce ; les vieillards aiment la balle, les

jeunes gens les dés ; les eunuques les armes, les (Barbares) *fédérés* la littérature." (sur Ravenne ; *Lettres*, I, 8 ; même traducteur).

... "*Des ascenseurs.*

*Ivresse des mondes physiques,  
Nouveau remède à tous les maux !  
S'ils savaient du moins nos musiques  
Et comme il faut lier les mots !  
Ont-ils, mon cher Apollinaire,  
Sur la table un dictionnaire ?  
Et qui leur montrera l'art des grands violons,  
Quand leurs alexandrins sont trop courts ou trop longs ?"*  
(Suite du texte de Derème) ...

Raison de plus pour se montrer pointilleux à la décimale près - jusqu'à une apparente futilité. "Mais tu n'as rien fait de semblable - de ton aveu même - aux triples trochées que tu as récemment assemblés pour les plier au mètre de l'hendécasyllabe." (V, 8 ; à Secundinus ; même traducteur).

En ces temps extrêmes, accumulons une culture extrême, et ultime hélas ! ... accrochons-nous à l'excès même d'une certaine rhétorique ... Ah ! certes le spectacle littéraire des fins de littérature et de ces queues de race-là n'est pas toujours aussi revigorant qu'on le souhaiterait. Et entre Ausone et Eschyle, il ne faut pas hésiter. Entre Homère, et la longue agonie latine ou grecque de l'Alexandrinisme, il n'y a pas non plus à tergiverser. N'empêche : et c'est Pierre Oster qui aime tant à citer ce thème récurrent de la correspondance de Valéry : "ces moines du premier Moyen Age qui écoutaient le monde civilisé ( ... ) crouler ( ... ) et toutefois ( ... ) écrivaient difficilement, en hexamètres durs et ténébreux, d'immenses poèmes pour personne" ; "Un moine du V<sup>e</sup> siècle qui sait que tout est perdu ( ... ). Mais il fait ce qu'il sait faire ( ... ) des hexamètres aussi corrects que possible." ; "Il y a eu des rhéteurs, jadis, à l'heure d'Attila et de Genséric, qui mastiquaient des hexamètres dans un coin. Pour qui ? Pour quoi ?" (lettres à G. Duhamel, Pauline Mascagni et ... André Breton).

Et pourquoi donc les Byzantins discutaient-ils le sexe des Anges quand une porte mal gardée suffit à ouvrir des Murailles que les Siècles n'avaient pas réussi à tourner ? Pourquoi Sidoine consacre-t-il tant de lignes au quatrain d'une serviette, à la fin d'une partie de balle avec le sénateur Philomathius ? "Tandis qu'il s'en servait pour se sécher les joues à loisir : "Je voudrais, dit-il, que vous dictiez pour moi un quatrain sur l'étoffe qui me rend un pareil service. - Soit, dis-je. - Mais j'aimerais, ajouta-t-il, que le mètre puisse aussi retenir mon nom". Je répondis qu'il était possible de satisfaire à sa requête. "Eh bien ! reprit-il, dictez donc." Je lui dis alors en souriant : "Sachez que les Muses auront tôt fait de s'émouvoir, si je ne prends pas la précaution de me mêler à leur chœur sans témoins." Proposition brillamment éludée par le Sénateur. Sur quoi Sidoine improvise la pièce qui suit : "Par un frais matin, quand les bains brûlants l'exigent, ou quand le front ruisselle échauffé par la chasse, puisse le beau Philomathius essayer encore, avec cette toile, son visage humide, faisant ainsi passer la sueur de son front dans la toison assoiffée." (V, 17 ; même traducteur).

Et pourquoi Tristan écrit-il, en termes sidoniens, à son tailleur oloronais, au sujet d'un pardessus qu'on vient de lui livrer : "comme je ne suis pas marié et qu'il fait un peu froid, il me chauffe heureusement dans mon lit avec la laine charmante des mille brebis défuntes dont le tissu est heureusement formé" ?

Parce que, tout simplement, il est une joie - tragique - de la futilité. Une sorte de revanche contre la stupidité et l'épaisseur de l'heure et, plus encore, du lendemain qui "s'ouvre" sans doute déjà.

Sidoine sans les Barbares ne serait pas Sidoine. Toulet sans tout ce que le subtil Toulet méprise de ses contemporains, à commencer par leurs fautes de langue, ne serait peut-être pas, non plus, Toulet.

Quant aux Barbares mêmes, il faut s'entendre ... Le Secundinus que Sidoine félicitait plus haut de ses "triples trochées" a mis en vers les chasses des rois burgondes. Et l'une des lettres les plus délicieusement futiles de Sidoine (et si futile que l'on peut préférer le début, plus physique, de la missive : "sous un ciel parfaitement serein, le seul nuage qui vous protégeait de la chaleur était de poussière" et "si la fatigue de la route ne nous

éprouvait pas encore, l'attente qu'elle nous faisait prévoir nous épouvantait déjà") - porte sur un petit poème comme Mallarmé en fera plus tard sur des galets de Honfleur ou des cruches de calvados, requis par un ami et "limité à douze vers, susceptible de convenir à un grand vase en forme de coquille dont les flancs extérieurs qui portent les anses sont creusés de six rainures chacun, depuis la circonférence du fond jusqu'au sommet arrondi de l'ouverture." "Voici les vers ; chante-les : "La coquille sur laquelle Triton à la queue de poisson transporte Cythérée, si elle était mise en parallèle avec celle-ci, reconnaîtrait sans discussion son infériorité ( ... )" (IV, 8 ; même traducteur).

Mais à qui est destinée ce vase ? A la reine Ragnahilde, épouse du roi wisigoth Euric. Le poème a beau être attribué sur le vase à Evodius, le correspondant de Sidoine, et celui-ci, considérer son douzain de distiques élégiaques comme une "bagatelle" - ne s'en pose pas moins le problème de l'ambiguïté de certains rapports du Romain avec le Barbare vainqueur.

D'une part, le Barbare, avec ce goût déjà médiéval du cabochon qui le caractérise, peut se frotter de latinité (et ici, c'est celle d'un calligramme décadent, plutôt que celle de Virgile et Cicéron) - mais, de l'autre, Sidoine, exilé par ce même roi Euric à Livia quand Rome (à seule fin de sauver la Narbonnaise) lui abandonne l'Auvergne et le Berry - Sidoine dut solliciter longuement une audience du Roi, et se réconcilier avec lui - en le flattant sur 59 hendécasyllabes qu'il lui fait parvenir par un "collaborateur" nommé Lampridius.

L'Evêque ne fut donc que partiellement martyr de sa dévotion à Rome et à la Latinité. Un spécialiste de la fin du paganisme a pu écrire (et cette citation est reprise en épigraphe par Maurice Rat, dans son *Anthologie des poètes latins*) : "Sidoine Apollinaire, qui était forcé de flatter en public les Wisigoths et les Burgondes, les accable d'insultes dès qu'il est sûr qu'on ne l'entendra pas." (Boissier).

A la limite, on peut se demander - très logiquement - si le byzantinisme n'appelle pas le Barbare comme sa fatalité. Le Scythe et le Barbare Stravinsky était nécessaire. Et ni Rome ni Byzance ne purent finalement empêcher l'arrivée, confuse, tumultueuse, mais l'arrivée de ce

qui suit. Sans compter ceux qui, en eux-mêmes, ont à la fois du Décadent et du Scythe, mais engageant décisivement le renouvellement de l'Art, comme Guillaume Apollinaire. Ou ceux, comme Derème, dont le néo-classicisme put admettre, dans un premier temps, une certaine dose de modernité - dans l'image. Quant au Barbare Stravinsky, il revint, une dizaine d'années, tout en restant Stravinsky, à Bach, Pergolèse et au classicisme : d'où l'admirable *Largo et cadenza* du *Concerto pour piano* ou l'étincelante acuité de *Pulcinella* ; et n'est-ce point Prokofiev, l'auteur de la *Suite scythe*, qui donne peu après une *Symphonie "Classique"* de style haydnien ? Sans omettre le "cas" Erik Satie : sous les noms les plus décadents (*Gnossiennes*, *Gymnopédies*, etc.) et sous les oripeaux les plus décadentistes de la biographie - l'une des musiques les plus absolues, c'est-à-dire les mieux détachées de tout lien, de toute histoire humaine.

Le Turcoman comme salut aux fenêtres du casuiste ? Casuiste brillant : mais trop brillant, justement, trop vif-argent, et casuiste, tout de même ... "la verve intarissable de quelques esprits, éclatants, vifs, orageux, sublimes parfois, - tels qu'il s'en est trouvé toujours dans les époques de rénovation ou de décadence, et dont les discussions se haussaient à ce point que les plus timides d'entre nous allaient voir parfois aux fenêtres si les Huns, les Turcomans ou les Cosaques n'arrivaient pas enfin pour couper court à ces arguments de rhéteurs et de sophistes" (Nerval ; *Sylvie*, feuillet 1).

..."Quand leurs alexandrins sont trop courts ou trop longs ?

Mais vous pensez qu'ils n'en ont cure,

Ni d'un langage étudié.

Pourtant rappelez-vous le beau rythme épié

Et qu'aux filets soudain le poète capture.

Les vers sont pareils à Mercure :

Ils ont une aile à chaque pié."

(Suite du texte de Derème) ...

Avec l'archaïque *pié*, qui n'eût pas déplu à Sidoine - dont l'orthographe l'est aussi volontiers. Et la diérèse sur "étudié" et "épié", comme pour mieux faire durer cette "étude" ou le geste même d' "épier". Détails - détails essentiels pour Tristan - surtout quand il nous rappelle la

nécessité de certaines règles, millimétriques, d'une langue que son compère Sidoine dut souvent, pour sa part, sentir à peu de décennies de devenir une langue morte. Ce qu'elle sera en effet - dans peu de siècles. Mais une langue culturelle, aussi ; dont vivre ; où se vivre.

Pyrrhique, épitrite, péon ! Subtilités métriques - quelques siècles plus tard - jusques enfin au nôtre (le XX<sup>e</sup> d'après Jésus-Christ) - à peine compréhensibles pour une poignée d'érudits - et pour cinq ou six agrégés tout au plus parmi ceux que le concours offre chaque année à la France ... Des Esseintes lui-même aurait du mal à suivre ... Mais seul le principe, parfois, compte. Et, de ce point de vue, Tristan n'a pas tort de se montrer inflexible. Ou de renseigner l'un de ses amis sur le "vers rétrograde" : c'est-à-dire palindrome.

*Barbarisme* est bien de la même famille que *Barbare*. Et Sidoine de féliciter Ecdicius, héros de la résistance arverne, à la fois d'avoir débarrassé la noblesse burgonde "de la rudesse de la langue celtique" en empêchant "ceux que tu avais autrefois forcés à devenir Latins" de redevenir Barbares - et de s'être battu comme il l'a fait contre des Goths prêts à décapiter sur place leurs propres défunts plutôt que d'y laisser reconnaître un ennemi chevelu, et donc d'avouer leurs pertes - ou à dissimuler des cadavres dans des maisons laissées au feu - en guise de hâtives funérailles. Mais, de toute façons, même burgondes, Ecdicius doit éviter la proximité de ces Rois qui, comme la flamme, éclairent mais brûlent ce qui s'approche d'eux seuls (III, 3).

Barbarisme ? Pour Sidoine, il existe même des "barbarismes moraux" : quand, par exemple, on a l'âme abattue et la plume enjouée (IX, 3).

*... "Ils ont une aile à chaque pié.*

*Couper un pied, c'est perdre une aile.  
Ce principe est fort humble et sans peine conçu.  
Ils l'oublient, ou, plutôt, ils ne l'ont jamais su.  
Au reste, ils vous diraient que c'est mode nouvelle,  
Que la simple nature est toujours la plus belle,*

*Que l'art n'a rien à faire autour de l'encrier,  
Qu'ils n'ont point souci du laurier  
Et qu'il suffit de bien crier."*

(Suite du texte de Derème) ...

*Pied, loin de la rime, a retrouvé son d ... Couper un pied, c'est perdre une aile ; et la seule boiterie qu'admette Sidoine, c'est celle du distique élégiaque qui fait alterner hexamètre et pentamètre. Quant au reste - le Burgonde mesurant sept pieds - pas question de le chanter en vers de six :*

*"Veux-tu apprendre ce qui me laisse à court ?  
C'est que, bousculée par des rebecs barbares,  
ma Muse fait fi des six pieds du sénaire  
à voir ces patrons qui mesurent sept pieds !  
Bienheureux tes yeux, tes oreilles aussi,  
bienheureux ton nez, il me plaît de le dire,  
ô toi à qui l'ail ni le sordide oignon  
ne rotent point chaque matin dix godailles ! ( ... )  
En voilà assez et ma Muse se bride :  
ce bref badinage en hendécasyllabes,  
d'aucuns ne vont-ils y voir une satire ?"*

(Sidoine, *Poème XII* ; trad. R. Gouast).

*... "Et qu'il suffit de bien crier.  
Laissons crier ces gens que personne n'écoute.  
Ils n'iront pas loin sur la route.  
L'avenir n'entendra leurs petites clameurs  
Et ne fera sonner pour elles ses fanfares.  
Savons-nous par nos imprimeurs  
Les cris que poussaient vos barbares ?  
Que dis-je ? C'est par vous que nous les connaissons,  
Comme les sauvages chansons  
Qui les menaient aux aventures."*

(Suite du texte de Derème) ...

*Sauvages chansons ... et quand l'ami Catullinus lui demande un épithalame :*

"La santé ? Bonne, mais pourquoi m'inviter  
à chanter Vénus en des vers folâtres  
lorsque m'assiègent des hordes chevelues,  
lorsque m'assaillent les vocables teutons  
et que j'applaudis en faisant la grimace  
à ce que chante un Burgonde gavé  
qui se cosmétique avec du beurre rance ?"

(Sidoine ; même poème, début ; même traducteur).

...*"Qui les menaient aux aventures.*

*De mourir aux littératures*

*Voici que leur tumulte est par vos soins gardé"*

(Suite du texte de Derème) ...

Par exemple, les Francs : "Du sommet de leur tête rousse, leurs cheveux sont ramenés vers le front, et leur nuque découverte, où le poil manque, reluit ; dans leurs yeux glauques, la prunelle humide a des tons blancs ; leur visage est de partout rasé ; au lieu de barbe ils ont de minces moustaches ratissées au peigne." (*Panegyrique de Majorien*, vers 238-242 ; trad. M. Rat).

Quant aux Burgondes, qu'il trouva installés dans sa Lyonnaise à son retour de Rome, le Patrice ne les aima jamais - alors que, de l'avis des historiens, ces Barbares furent les plus civilisés de ceux à qui la Gaule eut affaire, et qu'ils protégèrent l'évêché d'Apollinaire contre les Wisigoths. Wisigoths que Sidoine, qui avait pourtant gardé de leur cour toulousaine d'heureuses visions de jeunesse, ne tarda point à honnir avec la même hargne, avant de se résoudre - par nécessité - à chanter leur aptitude à dominer le monde (*Lettres*, VIII, 9). *Fatum !*

... *"Voici que leur tumulte est par vos soins gardé,*

*Tant il est vrai que seul passe aux rives futures*

*Un poème bien accordé."*

(Fin du texte de Derème).

Nous avons longuement parlé de Maurice Rat, au cœur de cet article. Laissons-lui la péroration, en reprenant de longs extraits de cet hommage que, le 28 octobre 1961, il rendait au Virgilien de Haut-Béarn sous le titre : *Il y a vingt ans mourait Tristan Derème* (décédé en effet quatre lustres auparavant, presque jour pour jour, un 24 octobre 1941, au noir repli de la Guerre d'Europe, du beau pays captif, et de l'Inconcevable même, en termes strictement bucoliques).

"Tristan Derème, qui connut tôt la gloire et que célébraient à l'envi les journaux et les revues, au point que Roger Allard put dire, injustement, que sa muse était la nymphe Echo, fut accueilli d'emblée par les poètes de la génération précédente : Régnier, Jammes et Toulet ("Tristan Derème écrivait Henri de Régnier dans *Le Figaro*, à propos du poème *La Pipe et l'Escargot*, ne tire que quelques bouffées de la pipe, et de l'escargot ne montre qu'une corne, mais c'est la bonne.") et par les poètes de l'"école" fantaisiste (Carco, Chabaneix, Noël Ruet, Gilbert Charles). Il dînait avec Mme de Noailles. Gérard d'Houville, dont l'espièglerie et la grâce étaient si proches de lui, et dont la beauté et la féminité étaient par surcroît délicieuses, présidait à ses conférences et lui adressait son roman, *Je crois que je vous aime*, avec ces quatrains en guise de dédicace, où elle feignait de croire invisible le poète d'Oloron, accaparé qu'il était l'hiver par Clymène, et l'été par la composition du *Livre de Clymène*, dont les fragments paraissaient alors dans *la Revue des Deux Mondes*<sup>6</sup> :

Tristan Derème est un poète  
Qu'on ne rencontre qu'en été,  
Lorsque Clymène (adieu la fête !)  
Lui rend un peu de liberté.

Mais alors Doumic alerté  
Exige que Tristan en peine  
Pleure sur un rythme enchanté  
Cette absence de sa Clymène.

---

<sup>6</sup> L'adresse à Sidoine Apollinaire a d'abord paru dans *La Revue des deux mondes*, avant d'être reprise dans une plaquette tirée à 830 exemplaires, *Songes du Poète* (Emile-Paul, 1931).

C'est pourquoi, lugubre ou content,  
Avec sa belle ou son poème,  
On ne le voit jamais, Derème  
On ne le voit jamais, Tristan.

Le signataire de ces lignes, et qui a plusieurs centaines de lettres de Derème, bénit presque cette saison oloronaise, où de sa maison de Saint-Pée, chez sa mère, Mme Huc D'Arracq, Derème lui adressait des cartes, des missives, des poèmes, où le poète se montrait ramant dans sa prairie sur une barque immobile, ou cueillant des pommes d'un figuier, les deux arbres confondant leurs feuillages et leurs fruits. C'est dans cette maison maternelle, loin du tumulte de la capitale, que Derème retrempait ses armes. C'est là qu'une mère admirable, intelligente et douce, ferma les yeux du poète, pendant "l'occupation", quand le cœur malade de Tristan ne put pas supporter les malheurs de la France. C'était le 27 octobre 1941<sup>7</sup>.

On a dit, et l'on saura redire, que Tristan Derème a écrit - la fantaisie et l'ironie étant la pudeur de son âme - les plus belles élégies de son temps, celles d'un auteur qui sut donner le change et dont l'œuvre est chargée d'un amour nostalgique. Comme Henri de Régnier le lui écrivit, il aima "l'air, le vent et l'amour". On pourrait composer de son œuvre une des plus exquises anthologies, cette œuvre étant par elle-même exquise.

Elle s'inscrit à mi-côte, comme celle de Jammes et celle de Toulet, qui eurent comme lui l'amour des Pyrénées blanches, des gaves aux rapides méandres, du ciel d'azur ; elle n'est pas d'un poète mineur, mais d'un maître qui savait dérober sa maîtrise. Elle est aussi d'un sage qui n'eut pas l'arrogance de croire ou de faire croire que le monde tombait en poudre aux trompettes de l'angélisme et aux balbutiements de l'amorphisme. Tristan Derème fut un continuateur et un mainteneur. Avec Valéry, Mary et Carco, il a, dans la période de l'entre-deux-guerres, contribué à sauver la langue et le rythme et la rime, à préserver des barbares les vraies valeurs qui n'en sont pas moins vraies d'être traditionnelles. Il est un des maillons de la chaîne d'or de notre poésie, et ce maillon, très original, n'est pas en métal faux.

---

<sup>7</sup> Derème est mort, en réalité, le 24.

Son départ dans l'année la plus sombre de la guerre a laissé un grand vide, mais son œuvre est un grand exemple.

La gloire s'éteint et se fripe  
Et se fane de l'aube au soir,

a-t-il écrit un jour. La sienne se fanera-t-elle ? Je ne le crois pas. Elle brille du bon côté, du côté de Villon, de Marot, de La Fontaine et du cher Nicolas, du côté de ces vieux maîtres qui ne sont pas encore morts, et dont les "rimes" demeurent l'un des plus sûrs domaines de notre poésie."

Et Sidoine Apollinaire, en 1994 ? Voici ce qu'écrit Georges Saint-Clair, prix Derème 1991 et Grand Prix de Poésie 1993 de l'Académie française, pour les saints Martin et Sidoine 1994 :

"Paix des fourneaux chrétiens  
Belle table commune  
Ton oie ô Saint Martin  
La neige nous la plume

Petit vin auvergnat  
Que tu buvais Sidoine  
En écoutant le pas  
De Rome qui s'éloigne

Le même je le bois  
Pied au landier je songe  
Sous le chant du tison  
Le siècle se dénombre

Vieux évêques amis  
Du lettré solitaire  
Sidoine que j'unis  
A l'autre Apollinaire

Vous trois vous revenez  
Quand pour rien pour personne

Les drapeaux médaillés  
Font le bruit de l'automne"  
(inédit, novembre 1994).

A moins de préférer cette variante (encore plus inédite) de la strophe  
II :

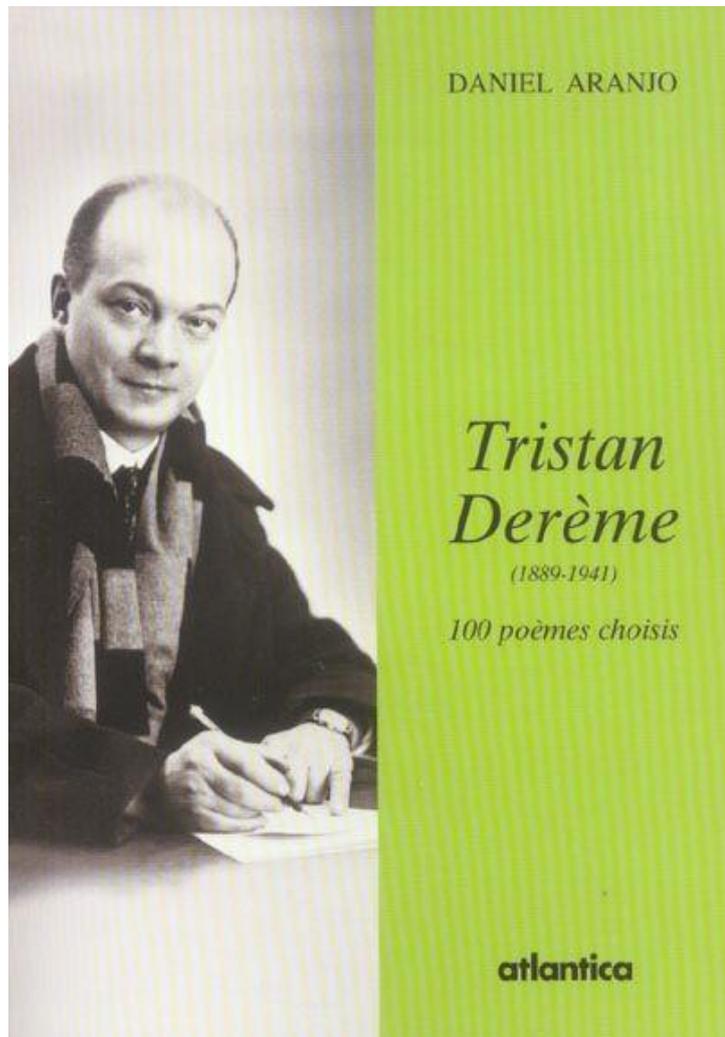
"Et qu'on eût dit touché  
Du gris de ta montagne  
Ce petit vin narquois  
Que tu buvais Sidoine" ?

*Quand pour rien, pour personne* : Guillaume Apollinaire, mort le 9 novembre, est inhumé le 13, au lendemain de la Fête et de l'Armistice, accompagné - dans l'esprit inventif du poète - par cinq ou six fidèles seulement en terre. La saint Martin se fête le 11 novembre ; et une saint Sidoine, le 14.<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> La présente communication n'est pas exactement inédite. Elle a déjà paru intégralement en latin, dans la revue *M.A.S.* (aujourd'hui disparue, rédactrice G. Immè, 64000 Pau). L'auteur aimant aussi penser l'Antiquité dans le français subtil de Derème, il la donne aujourd'hui, tout aussi intégralement, en un français aussi poétique que possible, eu égard à l'érudition, quelque peu exotique, du propos.

L'auteur de cet article a édité en 1984 *Cent poèmes ou extraits de poèmes de Tristan Derème* (prix Philippe-Chabaneix 1985) et réédité en 1989 *Patachou, petit garçon* (1929). Auteur d'une biographie de *Tristan Derème*, sous-titrée *Le Télescope et le Danseur* (2002, Prix de la Critique de l'Académie française 2003). Disponibles par l'auteur (aranjo@univ-tln.fr).



Les ouvrages de et sur Derème, dédiés, sont disponibles à l'adresse de l'auteur [aranjo@univ-tln.fr](mailto:aranjo@univ-tln.fr):

- son anthologie de 100 poèmes de Derème, dont celui à Sidoine, 20 euros
- sa biographie et son étude des grandes œuvres de Derème (Prix de la Critique de l'Académie française 2003), 23 euros
- la réédition de 'Patachou petit garçon', le livre le plus connu de Derème, 15 euros
- son livre sur Toulet, le maître de Derème, chef de file de l'École Fantaisiste, 25 euros

(frais de port non compris)